



Esquisse sur quelques ailleurs significatifs
d'étudiants japonais en séjour d'immersion en
France

メタデータ	言語: fra 出版者: 公開日: 2011-01-12 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: Pungier, Marie-Françoise メールアドレス: 所属:
URL	https://doi.org/10.24729/00005911

Esquisse sur quelques ailleurs significatifs d'étudiants japonais en séjour d'immersion en France

Marie-Françoise Pungier

A la veille de partir en France, à Cergy, pour un séjour en immersion de trois semaines¹, une étudiante notait dans son journal de bord avant de s'endormir :

Comme c'est mon premier voyage à l'étranger, je trouve ça très agréable. Hier, j'ai enfin acheté un guide. Notre-Dame, le Musée du Louvre, le Musée d'Orsay, le Château de Versailles... Je ne compte plus les endroits où je veux aller, (Mari, 2005)².

Oubliant, peut-être, ses inquiétudes sur le voyage lui-même – les cours de langue, la vie en France, etc. – elle ne retenait, à quelques heures de prendre l'avion, que les promesses de visites de lieux célèbres permises par le programme du stage dans ses interstices non-encadrés, les soirées après les sorties culturelles, les week-ends, le jour “libre” à l'intérieur et en toute fin de séjour, endossant par-là le rôle d'une touriste ordinaire, sans que cette image qu'elle construisait et renvoyait alors d'elle même ne la gêne le moins du monde, faisant mentir, pour une fois, la dépréciation qui serait associée au rôle, (J.-D. Urbain, 2002).

La lecture de différents témoignages écrits produits en aval, pendant ou en amont du séjour et recueillis ensuite³ permet d'affirmer que cette position de lecture du séjour en immersion comme voyage touristique est partagée par la quasi totalité des stagiaires japonais, marquant ainsi une distance par rapport au discours officiel qui, lors des séances de présentation du stage, tend à insister fortement – même s'il ne nie pas les possibilités touristiques inhérentes au séjour – sur la dimension académique, les apprentissages linguistiques.

Plus que cette occultation volontaire de la part des étudiants de certaines réalités du stage, et cette différenciation affichée et affirmée d'avec les objectifs des organisateurs, c'est la sur-valorisation de la donnée “touristique” et ce qu'elle sous-entend qui interpellent. Il est tentant alors de relire les récits des stagiaires pour essayer de comprendre comment et pourquoi cette donnée s'insère dans le vécu du stage. Cette question de départ a retenu l'attention ici dans le cas d'un corpus spécifique, celui du rapport de fin de stage, dans sa version de l'année 2007, commande d'un enseignant, et intitulé “*Paroles des stagiaires...*”.

Un premier balayage des textes montre qu'avant même de partir, le séjour, dans sa dimension personnelle, se construit autour de lieux qui n'ont jamais été visités encore mais qui possèdent une force d'attraction intense. L'évocation de leur seul nom suscite des images et une envie non moins forte de mobilité, fait naître l'impératif d'un déplacement vers eux.

Ces lieux font donc sens pour ceux qui en parlent : ainsi peuvent-ils être qualifiés de lieux significatifs et comme aucun ne correspond au lieu de vie habituel de la personne qui écrit, d'*ailleurs significatifs*. Certes, la notion mérite d'être réexaminée dans le cas spécifique du séjour

en immersion car dans son étude E. Ramos (Ramos E., 2006), à qui nous l'empruntons, mais qui n'en est pas l'initiatrice, s'intéresse à définir « [les] communautés d'appartenance, [les] références, [les] attaches » des individus originaires de province et installés en région parisienne. Pourtant son analyse de la mobilité résidentielle l'amène d'une part à intégrer la dimension temporelle (passée, présente, future) à la question du sentiment des origines et à celle d'ancrage, qu'elle lit comme un mode d'articulation entre différentes temporalités, et à envisager le tout aussi sous un angle non spatial s'adossant à des objets, des sensations, etc., à en élargir les possibilités formelles. Or, non seulement, malgré les apparences, la question des origines ou de l'affirmation identitaire n'est jamais très loin dans les récits faits au retour du séjour, mais les attachements imaginés, expérimentés, se veulent polymorphes et dans leurs expressions proches, voire identiques pour certains, de ceux évoqués dans le cas d'une mobilité résidentielle hexagonale. Par ailleurs, assimiler les lieux, par exemple, touristiques, à des ailleurs significatifs s'entend aussi dans le sens où il ne s'agit pas ici d'une significativité qui aurait été acquise par l'expérience personnelle, en tout cas pas avant le départ. Ces ailleurs significatifs se construisent aussi sur un héritage d'on-dit, de rumeurs, de représentations véhiculées par des pans de la société japonaise sur la France et sur certaines de ses villes, certains de ses monuments et de ses paysages, rappelant les dires des individus étudiés par E. Ramos qui se sentent d'une région sans y avoir jamais vécu. Comme ces derniers, les étudiants qui partent en France y possèdent *déjà* certaines attaches.

Dans le cas des lieux touristiques cités par les étudiants, il s'agit d'abord d'une significativité de l'ouïe-dire, d'une significativité par anticipation mais possédant la particularité de n'être pas seulement "rêvée" mais aussi "réalisée" ensuite dans l'expérience du séjour, ce qui la renforce. Cette mobilité courte qui n'est pas que de "voyage" mais est aussi résidentielle amène cependant une modification importante. La valeur attribuée à un lieu "connu d'avance" change de nature : d'héritée et de collective, elle devient personnelle et intime. La significativité associée à ce lieu *reconnu* tient au fait qu'il se passe quelque chose entre celui-ci et le stagiaire, au fait que quelque chose s'y produit. Mais envisager la question de ce point de vue, c'est laisser ouverte la possibilité de l'attribution à d'autres lieux, qui n'ont rien de touristique, d'une valeur, la possibilité de leur conférer un sens. La spécificité de l'expérience du stage oblige à s'installer pour trois semaines environ dans un lieu donné. En 2007, il s'agissait de l'hôtel « Première Classe » situé juste à côté de l'Université de Cergy-Pontoise et d'un centre commercial. Dans ce « triangle d'or » de nouvelles attaches se sont nouées relativisant la place d'honneur laissée au départ aux ailleurs touristiques⁴.

Mais, pour accéder à ces ailleurs significatifs, hauts lieux touristiques ou simples lieux communs, il faut partir, c'est-à-dire quitter un espace connu, le Japon, pour la France. C'est dans les récits de ces moments que s'installe une tension entre l'attente de la visite de certains lieux et la visite réelle de ceux-ci, lieux inscrits dans un imaginaire collectif construit par rapport à des représentations de soi, de celles du « territoire » d'où sont issus les étudiants, de celles de ses origines, de celles de leurs origines. Dans un premier temps, il convient de s'arrêter sur ces événements que sont les départs, les significations et les relations qui sont établies entre trois « lieux » d'échelles différentes⁵ : l'aéroport, la France, le Japon, en n'abordant que brièvement les

questions de distorsion du temps qui y sont ressenties⁶

Une fois débarqués, la plupart des stagiaires commencent la visite du « Musée France », explorateurs d'un univers balisé, mais peut-être pas sans surprise, dont seule la partie concernant explicitement les lieux sera évoquée ici⁷. Voilà les deux points sur lesquels notre attention s'est portée. L'analyse du corpus proposée ici correspond à un état de questionnement provisoire d'une réflexion menée sur le *Séminaire langue française et culture francophone* – d'où le terme d'« esquisse » du titre, une porte d'entrée sur de nouveaux espaces d'interrogation et d'investigation.

1. D'un espace à l'autre

Participer au stage en France a beau s'inscrire dans un processus administratif et académique long de plusieurs mois, il semble quelquefois à la lecture des rapports des stagiaires que sa préparation n'a pas eu lieu ou si peu, ou si mal.

Pourtant, chacun sait que voyager nécessite quelques investissements incontournables. Ainsi, l'une, qui pourtant se décrit comme ayant rassemblé un certain nombre d'informations et d'objets nécessaires, doit faire face à un problème pratique de valise : l'acheter ou pas ? Le dilemme se résout de lui-même lorsqu'une de ses collègues de travail à temps partiel lui propose la sienne :

Avant le départ, grâce à de nombreuses personnes et à leur amabilité, j'ai pu profiter de diverses informations précieuses et d'objets indispensables. Mais ce qui m'a fait spécialement plaisir, c'est vers le mois d'août, alors que je me demandais si j'allais acheter une valise ou pas, quand une collègue du bureau de travail à temps partiel m'en a très gentiment proposé une qu'elle avait chez elle, (Moe)⁸.

Cette étudiante, dont il faut noter qu'en inscrivant en début de rapport cette anecdote rappelle aussi à ses éventuels lecteurs que, malgré les apparences, partir ne signifie pas rompre toutes les attaches qui ont été nouées jusque-là : elle aborde le récit par l'évocation de sa vie japonaise dense (réseau de sociabilité personnel étendu)⁹. Elle représente peut-être une figure d'exception, *a contrario* : en effet, évoquant la matérialité du voyage, elle risque d'en briser l'atmosphère d'irréel qui doit le baigner, d'autant plus qu'il s'agit d'aller en France.

Il arrive souvent, en effet, que les étudiants donnent l'impression de se retrouver tout à coup comme projetés à l'aéroport, marquant ainsi le caractère doublement, voire triplement extraordinaire du fait : ils partent, c'est-à-dire quittent un quotidien quelquefois bien rempli, peut-être contraignant, et ils partent en France, pays sur-classé dans leur imaginaire comme destination privilégiée de voyage, non seulement pour le visiter comme d'autres de leurs compatriotes, mais pour y résider et y étudier pendant près de trois semaines.

Le caractère particulier du troisième séminaire (septembre 2007) a pu néanmoins un peu fausser la perception des activités du temps d'avant le départ. Il s'est inscrit, d'une certaine manière, dans le cycle de manifestations organisées pour fêter le vingtième anniversaire des relations entre le département du Val d'Oise et la Préfecture d'Osaka, le cinquième anniversaire de la signature de la

convention d'échanges entre l'Université de Cergy-Pontoise et l'Université Préfectorale d'Osaka. Il a donc été demandé aux étudiants, à un certain moment, de travailler à l'écriture d'une pièce de théâtre. Cet événement constitue une source de stress en lui-même, mais demandant aussi un investissement particulier, il concentre les souvenirs de préparation du voyage :

(...) Avant le départ, il y a eu plusieurs fois des réunions d'explication, on a visité MBS pensant que ça pourrait être utile pour le théâtre, on s'est réuni avec une partie des membres dans une "brasserie" pour préparer le théâtre. Dans ma tête, était entré [le mot] "France". Pourtant, jusqu'au 11 septembre, jour du départ, de manière incroyable, le temps a filé en un clin d'œil, à préparer différentes choses, et j'ai remarqué tout d'un coup que j'étais à l'aéroport avec ma valise. Bien plus que je ne l'avais pensé, c'était trop tard pour une préparation psychologique et des choses que j'avais en tête, (Yoshihiro)¹⁰.

Ainsi, finalement, décider et annoncer son départ en France ne signifie pas être prêt à partir. Il serait tentant de lire ces passages uniquement comme des signes d'une immaturité au voyage. Après tout, la plupart des étudiants avouent que c'est une première expérience à l'étranger. Mais Yoshihiro qui dit s'être retrouvé la valise à la main à l'aéroport sans avoir eu le temps de bien se préparer précise plus loin qu'il a "l'habitude de voyager seul" et qu'il a "plusieurs expériences de voyage à l'étranger"¹¹. Paradoxalement, le capital de mobilité acquis antérieurement ne semble pas engendrer systématiquement de réflexes au départ. L'hypothèse où la nouveauté de la destination deviendrait prépondérante sur des pratiques automatiques de voyage ne peut être écartée.

La signification du voyage en France est antérieure au voyage lui-même. C'est parce qu'il signifie quelque chose qu'il invite, incite ou "force" au départ. La puissance de son évocation est telle qu'il agit bien avant que le voyage puisse être appréhendé comme un fait pouvant se réaliser : c'est la promesse d'un voyage qui décide un très grand nombre de lycéens à choisir le français comme deuxième langue à l'Université¹². Cependant, si "la France" existe dans l'imaginaire de jeunes Japonais, et ce de manière assez importante pour qu'elle guide le choix d'une langue à l'entrée à l'université, sa densité reste celle d'un territoire rêvé, idéalisé : le rapport avec la France s'est, par exemple, structuré sur la base d'un sentiment d'"akogare" :

Vivre dans la France tant désirée (akogare), ça a été quelque chose qui a dépassé mon imagination. Tout ce que j'y ai vu était plein de fraîcheur, c'était comme un rêve, (Ayako)¹³.

Si pour Ayako, le passage du Japon à la France ne semble pas changer de nature, pour d'autres, il prend une nouvelle épaisseur. Il n'est plus seulement un objet construit de manière abstraite, avec des correspondances non explicitées à des situations japonaises. Partir incarne alors un changement dans le mode de penser de l'objet "France" en rendant l'implicite évident :

Pour moi, c'était la première occasion pour aller à l'étranger. Et là, les rues, la nourriture, l'ambiance des gens, tout était différent du Japon (...), (Sazae)¹⁴.

Le rapport entre la "réalité" de la France et celle du Japon va alors être très souvent décrit sur le mode d'une opposition irréductible. Partir permet une sorte de prise de conscience de la

possible existence d'un objet France différent de celui qui a été perçu jusque-là. Ce phénomène peut être relié à l'inexpérience en terme de voyages à l'étranger, à une absence de capital de mobilité en général à l'intérieur du Japon même, et aussi externe au Japon, en particulier.

Il faut noter par ailleurs que dans le contexte japonais, le séjour à l'étranger prend, du fait de l'insularité, une dimension particulière dans la mesure où la sortie du territoire oblige à traverser la mer. Le voyage à l'étranger – qui devient dans la langue japonaise un *voyage en outre-mer* 海外旅行・kaigai ryoko – est donc *naturellement* codé comme expérience forte. A cela s'ajoute, le souvenir historique de la fermeture du Japon aux étrangers entre 1639 et 1854, mémoire surexploitée pour expliquer les différences culturelles de principe avec n'importe quel autre, et aussi des données plus récentes et au contraire – volontairement (?) – occultées, celles de la libéralisation des voyages à l'étranger pour tout citoyen, à partir du 1er avril 1964.

Quoi qu'il en soit, la décision de partir oblige, quel qu'ait été le degré de prise de conscience de la réalité de l'objet France hors imaginaire, à penser ou repenser le rapport entre ce dernier et le Japon, à matérialiser la relation qui existe entre ces deux entités. Celle-ci se décline sous forme d'un espace-temps aux dimensions variables, rétractibles, ou extensibles. Dans un cas, le premier, l'étudiant donne l'impression de sauter d'un espace à un autre :

J'ai pris l'avion, je suis arrivé en France et à partir de là, à 360 degrés, ça a été des expériences inconnues, une suite d'étonnements, (Kenichi)¹⁵.

Dans le deuxième, le sentiment d'éloignement qui peut-être éprouvé sans expérience réelle de l'objet France se superpose à l'expérience du déplacement et il apparaît une coïncidence entre cette distance mentale et la distance réelle géographique (un peu moins de dix mille kilomètres). Elle provoque alors angoisses et inquiétudes (不安・fuan). Mais ce phénomène de cause implicite à effet déstabilisant – le récit d'Emiri est à cet effet symptomatique de cette difficulté à maîtriser à l'intérieur de soi distance mentale et réalité vécue – ne concentre pas toute la palette des possibles. Ainsi, à première lecture, curieusement, elle est mentionnée en termes de dénégation :

Quand je suis arrivé en France non plus, je n'avais pas vraiment l'impression d'être dans un pays loin du Japon. C'est sur place en prenant les cours, en flânant dans Paris qu'enfin ce sentiment a commencé à monter, (Kenta)¹⁶.

Il faut noter ici que *ressentir la distance* apparaît comme tout à fait normale puisque le phénomène est associé à une prise de conscience. Le contraire, présent au début du passage, pourrait être assimilé à de l'inattention à ce qui entoure. Si le sentiment de l'éloignement d'avec le Japon n'apparaît pas au tout début, il n'est pas nécessaire de s'en inquiéter immédiatement : il ne peut que s'installer par la suite.

Dans tous les cas, quelle que soit l'option retenue par le stagiaire, le voyage oblige à

éclaircir les relations qui existent entre les deux pays, vus comme entités politico-administratives, espaces vécus ou imaginés... Cependant, il repose non pas sur deux – pays de départ / pays d'arrivée avec inversement des rôles en fin de séjour – mais sur trois bases différentes entretenant des relations entre elles. S'ajoutent à la France et au Japon, qui sont opposés, un espace intermédiaire, *passage obligé*, l'aéroport et un "lieu" mobile qui en représente une extension, le moyen de transport nécessaire pour arriver à destination, l'avion.

Si les intuitions d'Y. Winkin à propos de la notion "d'enchantement", sur laquelle il a orienté ses travaux dernièrement, sont justes et qu'il pense à partir de l'idée de "*suspension*", une "*dénégation*" "*momentanée des règles économiques et sociales en vigueur*" permettant de se sentir "*léger – physiquement, moralement, socialement*", de faire que "*le monde et ses lourdeurs disparaissent ; [qu'] on plane, on lévite, on [sourie]*", le thème de l'aéroport, avec son extension "avion" prend ici un sens particulier. L'aéroport¹⁷ ouvre sur un moment d'enchantement, l'avion¹⁸ emporte vers un moment d'enchantement. Mais ils ne sont ni l'un ni l'autre automatiquement des endroits enchantés, comme le montrent plusieurs extraits de rapports (cf. ci-dessous). Ils ne sont pas non plus décrits comme des lieux produisant par eux-mêmes de l'émotion, au contraire de la France, qui, par instants, perd son statut d'entité politico-administrative et historique pour se personnifier :

Avec les trois semaines de stage, moi, j'ai commencé à aimer la France, (Naomi)¹⁹.

Ailleurs, J.-D Urbain s'interrogeant sur le sens à donner au voyage en avion, par rapport à d'autres moyens de transport, estime ainsi que "*même en admettant que le voyage aérien n'est pas un voyage, il lui reste la magie de cette péripétie nécessaire à tout périple en Utopie – cette expérience de l'intervalle flou : de ce franchissement trouble qui suspend un instant le voyageur dans un espace indéterminé où il perd ses repères et le précipite dans l'Ailleurs*", (Urbain, 2002, p.174 ; souligné par nous). Cette description du voyage en avion pourrait être faite par les stagiaires. Il nous semble toutefois nécessaire de ne pas dissocier ce moyen de transport de son port d'attache. En effet, l'aéroport constitue en réalité la porte d'entrée vers un nouveau territoire, en représente son seuil symbolique, et le voyage en avion fonctionne comme un sas, c'est-à-dire aussi en double sens. Un basculement est donc possible entre un monde réel (le Japon) et un de ses mondes fictifs (la France) et un autre monde réel (la France) et un monde en voie de déréalisation (le Japon) au moment de l'aller. Au moment du retour, un phénomène inverse se produit rendant au Japon sa place de monde réel et renvoyant la France à sa réalité fictive :

Le lendemain de mon retour, j'ai été étonnée de ne pas sentir vraiment moi-même de sentiment d'étrangeté. Les paysages que j'avais sous les yeux, je pouvais les admettre comme ça sans rien sentir, les choses que je touchais m'étaient incroyablement familières. A moi qui en un instant étais revenue dans un environnement quotidien complètement différent, le sentiment d'être née ici, d'être d'ici m'est apparu comme une évidence, (Miho).²⁰

Par ailleurs, avion et France vécues possèdent en commun le pouvoir de ralentir le cours du temps ou de l'accélérer :

C'était la première fois que je prenais l'avion pendant une durée si longue, (Mariko) ;

C'est dans cette situation d'hyper-occupation que j'ai pris l'avion pendant 10 heures et qu'en un rien de temps je suis arrivé à Paris, (Yoshihiro) ;

Trois semaines, ça m'a donné l'impression d'être court, (Miho) ;

Du moment de l'arrivée jusqu'au retour, j'ai trouvé le temps excessivement long, (Emiri)²¹.

C'est dans cette expérience du passage d'un système culturel et social à un autre que chacun redonne sens à des territoires mentaux suivant une redéfinition et une réaffirmation du moi qui s'y ancre.

S'il n'est pas facile de partir *voir* ailleurs, pourquoi le faire alors ? Pourquoi s'arracher à un quotidien qui offre des satisfactions, si ce n'est toutes ? J.-D. Urbain estime ainsi que "*le touriste a peur de partir*" et qualifie son départ d'énigme (Urbain, 2006).

Celle-ci se résout en partie à y répondre suivant l'expression "le jeu en vaut –sans doute– la chandelle". Nous nous bornerons, tout d'abord, à noter ici que l'ancrage dans le Japon natal est compatible avec des envies d'aller voir ailleurs très anciennes sans que cette motivation puisse être explicitée plus dans l'état actuel des choses :

Depuis que je suis petite, la France a été un pays où j'ai absolument eu envie d'aller et cette fois, avec le stage en France, comme j'ai pu y aller pour la première fois, j'ai été très contente, (Michiko)²².

Pour d'autres, la motivation est neuve ou alors a été réactivée plus récemment. Le récit suivant cache aussi une part d'envie par rapport à d'autres qui sont passés à l'action. Ce report dans le temps sert peut-être alors à l'exacerber :

En deuxième année, pendant les grandes vacances, il y a eu une annonce de la part de l'université comme quoi on pouvait faire un stage de langue court. J'avais un peu d'intérêt pour la chose, mais comme je n'avais pas étudié très sérieusement le français, après quelques hésitations, [j'ai décidé] de ne pas participer. Après ça, en entendant les amies parler de leur vie en France ou de ce qu'elles y avaient vu, j'ai regretté ne pas y être allée.

Ensuite, j'ai continué constamment à penser que je voulais aller en France, et enfin cette année, j'ai pu participer au Séminaire et mon désir s'est réalisé²³, (Ayako)²⁴.

Il est donc possible de partir pour ne pas faire moins que les autres. Mais nous voudrions aussi émettre l'hypothèse que cet ailleurs vers lequel partent les stagiaires n'est pas si lointain qu'il y paraît, ou du moins, que si sa distance géographique, sociale, culturelle, etc., et partant la densité de son objet peuvent se mesurer en kilomètres, se comptabiliser en différences ou en ressemblances de systèmes et d'habitudes, ses représentations ne sont pas fabriquées par le pays cible²⁵, ici la France²⁶, mais bien par le pays d'origine et sont "à usage interne". Ainsi la peur du voyage ressentie par le touriste signalée par J.-D. Urbain, ou du moins une partie, l'angoisse ou les inquiétudes des stagiaires notées dans leur rapport viennent peut-être autant de "la peur de l'inconnu" que de cette prise de conscience soudaine et fulgurante que l'autre, sa société et sa culture ne sont pas réductibles

à un simple catalogue d'idées reçues, à un territoire imaginaire idéalisé.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier que le séjour en France semble vécu comme une parenthèse dans une existence donnée. Kayako finit son récit par l'évocation d'un nouveau voyage en France, comme une répétition du premier, en compagnie des participants du troisième séminaire... même devenus retraités :

Et puis, un jour, même si on des petits vieux et des petites vieilles, si on se réunit pour un tour de France, ça sera le top !, (Kayako)²⁷.

La France étant décrite comme le lieu d'expériences nouvelles, qu'elle soit à l'image du rêve ou pas, y séjourner produit de la différence par rapport à un état antérieur vécu au Japon. De ce fait, la France apparaît intrinsèquement comme un lieu de comparaison avec le Japon, et le séjour permet alors un renforcement, une consolidation du lien de conception de la représentation, qui est basé sur l'opposition, qui se traduit en termes de différenciation. L'ancrage sur ces deux lieux s'ordonnent autour des nécessaires représentations de l'un sur l'autre et sur soi-même. C'est dans cet imaginaire-là que ces lieux deviennent significatifs.

La relation pensée / imaginée entre les deux pays est assez forte pour se suffire à elle-même et pour qu'aucun autre n'entre dans l'espace mental dégagé ou découvert dans le moment de confrontation avec la réalité de la France, dans tous ces moments possibles de confrontation, dès lors qu'il y a eu déplacement vers l'"outre-mer" entre soi singulier ou collectif et une autre société et ses représentants.

2 Le Musée France

Une fois entré en France, il faut remplir cette enveloppe avec des objets et événements classés comme typiquement français avant le départ (Cf. Himeta (2006), pp. 56-62) et compléter cette cueillette par d'autres issus de l'expérience personnelle, influencés par les précédents ou totalement inédits, car découlant du format du stage lui-même.

Aller en France pour de vrai, c'est expérimenter soi-même²⁸ ce qu'avec les livres ou les dires des autres sur leurs expériences, on ne comprend pas et c'est un grand profit²⁹, (Natsumi)³⁰.

Heureusement, les débuts de la récolte ne sont pas très difficiles ; il suffit de se baisser pour remplir son sac, ou plutôt de lever les yeux, de les ouvrir et de se servir. Mais, comme dans un vrai musée, il n'est pas possible de ne pas voir certaines œuvres plutôt que d'autres, les attractions ou "pièces de prestige", par exemple au Louvre, la Joconde ou la Vénus de Milo, plutôt que tel vase antique, peut-être beau mais pas suffisamment reconnu dans son unicité, dans l'espace France, il faut voir certaines choses pour y reconnaître sa propre présence avant que de pouvoir la valoriser pour la relater à d'autres. Ainsi Yoshihiro décrit-il sa première semaine comme particulièrement chargée :

(...) *Le lendemain de l'arrivée en France, le mercredi, le stage a commencé. Le jeudi, on a fait une excursion en bus ; le vendredi, on a eu le cours de Mme J. et l'après-midi du même jour, enfin, on est allé à Paris au Musée Carnavalet, et quand on est rentré, c'était déjà la veille du week-end libre, (Yoshihiro).*

Mais ces nombreuses activités – les cours, le paysage aperçu entre Cergy et Paris (qui "l'étonne" parce que lui rappelant ceux japonais de Hokkaido, alors que par conditionnement culturel, il voudrait/ il lui faudrait voir de la différence et qu'il ne rencontre que de la similitude), le musée visité– n'arrivent pas encore à lui faire prendre conscience de sa présence en France. Pour cela, il doit attendre d'avoir du temps libre qu'il décide d'investir dans la visite de lieux touristiques :

Le temps a passé incroyablement vite, et bien qu'allant à Paris, jusqu'à ce que j'aie dans des endroits touristiques célèbres, il m'est même arrivé de me demander si je n'étais pas dans des paysages de Hokkaido auxquels ressemblent ceux des environs du Val d'Oise.

Enfin le week-end, j'ai pu aller dans des lieux touristiques célèbres comme le Musée du Louvre, sur la colline de Montmartre, et j'ai pu vraiment sentir que j'étais en France. Ca n'est qu'un tout petit peu, mais j'ai pu ressentir³¹ la culture française, enfin j'ai pu respirer un peu, (Yoshihiro)³².

L'entrée intime en France correspond ici aux visites de quelques lieux célèbres, dont la liste s'étoffe tout au long du séjour. Elle passe par une rencontre avec la culture savante, dont la "qualité" a été reconnue par d'autres que soi, mais dont le fait d'en admirer les réalisations encore une fois renforce et le prestige des ces dernières et celui de la personne qui les goûte.

L'analogie proposée ici entre le séjour, qui prend de la valeur par déplacement dans un certain nombre de lieux fixes, et le musée, en général, tient bien évidemment à la définition et aux fonctions de ce lieu mais aussi surtout à ce que des visiteurs peuvent y faire : regarder une œuvre (ou l'ignorer) afin de vivre – peut-être – un moment d'émotion d'ordre esthétique, ou un autre de réflexion.

Sur un site du gouvernement français, la définition du musée suivante est proposée :

[C'est] « *un lieu ouvert au public (...) où est conservée, exposée, et mise en valeur une collection d'œuvres d'art, d'objets d'intérêt culturel, scientifique ou technique. Dans un musée, les œuvres conservées doivent pouvoir être vue par tous. A travers elles, nous découvrons notre passé, ou celui d'autres pays. C'est une façon agréable d'étudier, vivante, concrète, et complémentaire des livres (...)* ».

Il est intéressant de remarquer ici, dans la fin de ce passage, la similitude des termes employés par le rédacteur de cette notice et Natsumi, précédemment citée, comme si la pensée de cette dernière, à propos du voyage en France, était "muséographiée"... Il faut noter aussi que cette réponse faite à la question "*qu'est-ce qu'un musée ?*" insiste sur cette mise à disposition sans

condition (autre que pécuniaire puisque le plus souvent un droit d'entrée est perçu) d'œuvres dont la contemplation par des individus attirés par elles jusque-là, pour des raisons à propos desquelles il conviendrait aussi de s'interroger, garantira à ces derniers de passer un moment "agréable", leur procurera "une émotion" "que rien ne saurait remplacer", comme le précise la conclusion du passage :

Mais rien ne saurait remplacer l'émotion ressentie lors de la découverte d'un musée au fil d'une promenade à travers les âges et les cultures ! ³³

Ce discours apparaît chez d'autres étudiants encore, avec plus d'intensité mais l'émotion ressentie, même très forte, ne dépasse pas un seuil toléré³⁴. Michiko pense ainsi que "voir en vrai" vaut beaucoup mieux que n'importe quelle transmission par un quelconque média :

Les lieux touristiques français célèbres, je les avais vus souvent en photo ou à la télé, mais les voir de ses propres yeux, ça m'a émue tellement ils étaient pour la plupart plus beaux et plus grandioses que vus [seulement] en photo ou à la télé. Bien évidemment, avec le Paris touristique ou le Mont Saint-Michel par exemple, ça a été une joie et une émotion difficile à contenir, (Michiko)³⁵.

Il s'agit d'éprouver une émotion à caractère positif mais sans doute pas telle qu'elle remette en cause le spectateur dans son for intérieur, à la manière suggérée par J. Hainard (Hainard (1985), p.107), qui reprenant les mots d'un autre, Michel Thévoz, estime qu' "exposer (...) "c'est prendre et calculer le risque de déconcerter = au sens étymologique encore une fois : troubler l'harmonie, l'évidence et le consensus constitutifs du lieu commun"".

Avant de pénétrer dans ce musée France à ciel ouvert, il convient de préciser que les "objets" muséographiques qui intéressent les étudiants ne se limitent aucunement aux endroits à visiter : dans les collections, se trouvent aussi de très nombreux lieux de consommation (cafés, restaurants, magasins célèbres, ...), des "produits alimentaires"(relevant ou non du domaine de la gastronomie) et des personnages (des Français "typiques"). Vu la perspective spatiale adoptée ici, il n'en sera pas question dans ces lignes mais il est nécessaire de ne pas perdre de vue que quelques salles du Musée France ne seront pas visitées.

Mais de quelle sorte de musée s'agit-il ? Pour B. De L'Estoile, il est possible de "répartir les musées (...) en deux catégories du point de vue de leur identité : les musées de Soi et les musées des Autres." (De L'Estoile, (2007), p.11). Il estime que les premiers "renvoient à un Nous incarné dans le musée par divers objets qui témoignent du passé de la communauté en question" et que "la notion" des seconds, "beaucoup plus étrange" (...) ne renvoie pas d'abord à un Nous mais précisément à ceux qui sont définis comme différents", (De L'Estoile, (2007), p.12).

Le "Musée France" dont il est question ici, bien que rassemblant divers lieux qui en eux-mêmes sont des musées de Soi, "s'adressant à la fois au visiteur extérieur et à la "communauté" elle-même"(De L'Estoile, (2007), p.12), n'en devient pas pour autant un musée des

Autres pour ces étudiants japonais sauf éventuellement dans sa partie “alimentaire” et “humaine”, et à la condition que la catégorie soit étendue aux musées qui exposent des “objets qui témoignent du passé d’une communauté en question” sur son territoire même. Il s’agirait plutôt d’un musée japonais de Soi distancié.

Le fait de relier entre eux, ce qui fonde l’existence de ce Musée France virtuel, divers lieux “réels”, musées, monuments, sites, etc., les instituant ainsi en œuvres d’art, naît d’une orientation spécifique du regard sur ces derniers-mêmes. Or, cette action se produit antérieurement à la visite effective. Divers éléments laissent à penser que la patine du temps recouvre certaines pièces, accentuant leur valeur³⁶. Quelle que soit l’épaisseur historique qu’il a acquise, ce Musée France est un musée du Nous conçu au Japon. Il possède vraisemblablement des traits communs avec des musées du Nous virtuels pensés ailleurs, les lieux fréquentés par les touristes japonais ne différant pas obligatoirement du “goût des autres”, mais affiche aussi des caractéristiques propres. Quand les étudiants partent, ils ne font d’abord qu’un déplacement “en terres connues” :

Avant de partir, j’avais l’intention de faire du tourisme à Paris, (Yayoi)³⁷ :

Cette connaissance ne s’appuie pas sur l’expérience alors mais sur des informations glanées ici et là : télévision, revues, officiellement mais sans doute aussi monde académique au Japon³⁸. Il y a tout d’abord un “travail” de reconnaissance des “œuvres” connues. Il semblerait que cette activité constitue une sorte de passage obligé (Cf. Amirou, 2000, p. 30). Les rapports rendent compte, à leur façon, de ce phénomène et le séjour en immersion devient ainsi une occasion de visiter un certain nombre de lieux dont le nom évoquera quelque chose à ceux qui liront les textes, quand bien même ceux-ci n’auraient pas quitté le sol japonais de leur vie. A contrario, la mention de “Cergy” où se déroule le stage apparaît dans moins de la moitié des rapports³⁹. Un seul situe la ville par rapport à Paris, permettant ainsi de localiser le lieu.

Une donnée s’impose : les étudiants japonais ne donnent pas l’impression de renoncer à leur qualité de touristes (ni de la renier totalement), et il n’est pas certain que ce terme appelle une connotation dépréciative dans la société nippone actuelle. Certes, il arrive que les rapports donnent à lire des indices d’une transformation des rôles endossés. Ils peuvent affirmer alors qu’ils ne le sont pas, parce qu’en plus de lieux touristiques ils s’investissent au quotidien dans des “lieux communs”, physiquement, psychologiquement, sentimentalement. De ce fait, ils réussissent à trouver le moyen d’une distinction supplémentaire. Reina qui a, par le passé, déjà effectué un voyage en France remarque que les étudiants français ne rechignent pas à parler anglais en cas de nécessité⁴⁰. Mais plus étrange encore pour elle qui se souvient que, sept ans auparavant, les serveurs répondaient en français à sa mère qui s’adressaient à eux en anglais, c’est le fait que d’entrée de jeu, le serveur d’un café où elle se trouvait avec des amis recoure à l’anglais avec eux parce qu’il les a catalogués comme touristes ce qu’elle estime qu’ils ne sont pas :

Ce qui m’a le plus étonné, c’est que, quand on a déjeuné dans un café à Paris avec des amis, le garçon qui nous a sans doute pris tout de suite pour des touristes (bien sûr, nous, on n’était pas des touristes, mais des stagiaires), nous a répondu en anglais, (Reina)⁴¹.

Ce besoin de distinction permet ainsi de se voir différents des touristes ordinaires, ou de ses compatriotes (*Quand je suis allée à Paris, j'ai vu beaucoup de touristes japonais. C'est sûr qu'ils étaient dans les magasins de souvenirs*, (Yuko)⁴²). Néanmoins, il reste une ambiguïté entre des envies et des nécessités collectives, avec celles de se sur-distinguer sur place. Les premières nées au Japon déjà d'un principe de distinction⁴³, en appellent, à l'usage, d'autres, les secondes, qui concernent un groupe encore plus restreint. Par exemple, Yoshihiro ne se sent vraiment en France que lorsqu'il a visité par **lui-même** des endroits touristiques célèbres, mais réfléchissant sur la spécificité des trois semaines passées en France pour lui-même, alors que son capital de mobilité antérieur n'est pas nul, il en vient à la conclusion que cela tient au fait que "*ce n'était pas un voyage touristique*" et que c'était la première fois qu'il séjournait aussi longtemps quelque part⁴⁴.

D'autres prennent leurs marques dans le paysage... touristique parisien. Ils peuvent alors y "pèleriner" à leur guise les week-ends, comme le rapporte Naomi. Celle-ci se sert des lieux célèbres pour "apprendre" quelque chose, pour en tirer un profit non pas tellement esthétique mais plus proche d'une forme basse de "profit" académique. Elle se présente comme active par rapport à la découverte des lieux touristiques :

J'ai utilisé le week-end et je suis allée en visite à l'Arc de Triomphe, à Notre Dame, au Musée du Louvre, au Château de Versailles. J'ai marché sur les Champs Elysées, dans le quartier du Marais. En me concentrant sur Paris, j'ai fait des tours que moi ou avec mes amies nous avions préparés. On a pu s'habituer aux lignes de métro. Pour les fois suivantes, on a réussi à penser à quelle route serait le mieux pour faire un tour, (Naomi)⁴⁵.

S'ils hésitent à se dire touristes et préfèrent voir dans leur pérégrination un tour de type compagnonnage, à moins qu'ils n'endossent la tenue, sans doute plus prestigieuse, d'explorateurs, ils n'en continuent pas moins à agir comme des touristes, à un moment ou à un autre de leur séjour sans trop se poser de questions. Ainsi, ils dégagent la liste des endroits qu'ils ont vus et qui devient celle des endroits à voir. Le format du séjour avec son encadrement prévu pour les jours de la semaine à travers les cours ou les activités de type sorties culturelles limitent de fait les lieux où les stagiaires pourraient souhaiter se rendre. Mais hormis le Mont Saint-Michel, le cœur de cette zone à haute valeur touristique est constituée de Paris, de ses quartiers et rues si agréablement aménagés, de ses bâtiments magnifiques, de ses parcs, de ses restaurants et cafés à terrasse.

Il ne semble pas qu'il existe un parcours obligé de lieux ou de monuments touristiques célèbres, chaque étudiant empruntant un chemin personnel pour concrétiser cette demande de consommation de produits touristiques. Simplement certains monuments sont cités nommément alors que d'autres restent confondus dans une appellation générique comme celle de "*lieux touristiques célèbres*" ou celle de "*musées*" et dans ce sens, il est possible d'affirmer que ceux dont le nom est transmis acquièrent une valeur supérieure aux autres.

Le premier groupe comprend : la ville de Paris elle-même, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, la Tour Eiffel, le château de Versailles, le Sacré Cœur, Montmartre, Beaubourg, Le Marais, le Marché aux Puces, les Deux Magots, Notre-Dame, la Seine, et, plus excentrés, le Mont

Saint-Michel et Disneyland. Quant à la seconde, qui représente une sous-catégorie de la précédente, elle regroupe : le Musée (Nissim de) Camondo, le Musée Rodin, le Louvre, le Musée Caranavalet, le Musée d'Orsay⁴⁶.

Ces endroits ne sont pas tous appréhendés comme de simples points qui auraient une légitimité touristique propre intrinsèque, ou en tout cas pas seulement. Beaucoup prennent une épaisseur, se densifient avec des “sous-lieux” qui leur sont attachés et qui malgré leur dénomination proches de celles des “lieux communs” – “restaurant”, “café”, “terrasse”, “monuments”, “bâtiments”, “rues pavées”, “balcons”, “jardins publics”, “pelouses”, “bancs”, “canal” – n'en restent pas moins des lieux de musée. Ces endroits peuvent être dépouillés de leurs fonctions premières : il n'en subsiste alors qu'une enveloppe esthétique.

Ainsi, les décors de dessin animé japonais s'inspirent de paysages urbains, de monuments alsaciens⁴⁷. Cet exemple emprunté à un domaine a priori éloigné du cadre dans lequel baignent les étudiants lors de leur séjour en immersion mérite cependant examen. En effet, il est symptomatique de l'univers poétique et onirique, c'est-à-dire éloigné de la réalité sociale quotidienne, qui les a nourris⁴⁸. Ayako déclare que “*les choses vues étaient toutes pleines de fraîcheur*”, et que “*c'était comme un rêve*”⁴⁹. Minako partage entièrement ce point de vue et même surenchérit :

*C'était vraiment comme dans un rêve, et même maintenant, j'en arrive à me demander si ce n'était pas un rêve, (Minako)*⁵⁰.

Lieux, monuments et personnes sont décontextualisés, colorisés dans des tons impressionnistes. C'est ainsi qu'à côté des endroits touristiques célèbres classiques qui sont situés dans Paris même⁵¹ peuvent se trouver de nouveaux lieux : le Mont Saint-Michel et Disneyland, curieusement “visités” par M. Augé dans son *Impossible voyage*. L'ajout de ces deux sites, et peut-être d'autres plus parisiens comme le Marais, à la liste “traditionnelle” montre en réalité que cette dernière n'est pas figée mais en évolution. Du côté académique, “l'autorisation” de partir en France est donnée avec les résultats du passage d'un test de compréhension orale⁵² suivi d'un entretien pour situer le niveau de compétence en langue en expression orale et éventuellement suggérer quelques pistes de travail comme préparation au départ. Lors de ce moment en face à face, nous demandions aux étudiants d'expliquer leurs motivations à participer au séjour en immersion et ce qu'ils souhaitaient faire en France. Cette année, tous ceux que nous avons entendu ont déclaré, entre autres raisons, vouloir visiter le Mont Saint-Michel. Et nous savons que certains d'entre eux ont pu réaliser leur rêve. Bien que n'ayant pas encore consulté les rapports de 2008, il paraît raisonnable d'y envisager la mention de ce site. Or, dans ceux de 2005 et 2006, cela n'est pas le cas. Il faut ici se rappeler l'enquête effectuée en 1996 pour connaître la popularité de la Tour Eiffel qui indique que, si celle-ci est citée dans 41% des cas par des Japonais, l'abbaye ne l'est que dans 1 % des cas (cf. note 45). Ainsi, depuis une dizaine d'années, il semble que cet endroit ait gagné ses lettres de noblesse touristiques japonaises⁵³. Un autre indice de cette popularité récente peut-être trouvé dans la campagne de publicité organisée par la Maison de la France à l'occasion du 150ème anniversaire des relations franco-japonaises : à côté du torii de Miyajima, le Mont Saint Michel, lui aussi “les pieds dans l'eau”⁵⁴ avec pour le premier une affirmation (“j'y suis allé”) et pour le

second une question – vous y êtes (déjà) allé ?⁵⁵ –, une invitation au voyage à laquelle il paraît difficile de dire non, vu l'effet esthétique de l'image. Il n'est alors peut-être pas non plus indifférent que ces deux endroits soient aussi des lieux de pèlerinage : *“Les hommes, surtout les hommes, ont toujours eu besoin de points fixes pour s'éloigner et revenir, goûter successivement les plaisirs de la distance et l'émotion de l'approche, introduire dans leur vie le sens du sacré”*, (Augé, 1997, p. 79).

Disneyland ne ferait-il pas partie alors d'une catégorie autre ? M. Augé, relatant sa visite dans ces lieux fournit à son insu une des clés de cet attrait pour ce parc d'attraction : *“Lorsqu'on arrive à Disneyland par la route (...), l'émotion naît d'abord du paysage. Au loin, soudain, comme surgi de l'horizon mais déjà proche (expérience visuelle analogue à celle qui permet de découvrir d'un seul coup d'œil le Mont-Saint-Michel ou la cathédrale de Chartres), le château de la Belle au bois dormant se découpe sur le ciel, avec ses tours et ses coupoles, semblable, étonnamment semblable, aux photos que l'on a vues dans la presse et aux images de la télévision. C'était sans doute cela le premier plaisir de Disneyland : on nous offrait un spectacle en tout point semblable à celui qu'on nous avait annoncé. Aucune surprise (...)”*, (Augé, 1997, p. 23 ; souligné par nous).

Il y a fort à parier que les stagiaires lisant cette description s'y retrouveraient. En effet, elle contient les ingrédients nécessaires à assurer la réussite de la visite d'un site : une émotion esthétique visuelle, envahissant brusquement celui qui regarde, et donnant le sentiment d'un déjà-vu, qui ne lasse pas mais qui rassure. Envisagé dans cette perspective, Disneyland ne dépare en rien la liste des lieux célèbres classiques, monuments ou musées : à leur instar, il procure ce qui était attendu de lui.

C'est ainsi que chaque lieu touristique investi procure à ses découvreurs une parcelle d'émotion. Les rassemblant toutes entre elles, elles peignent la visite du Musée France de couleurs positives. Cette caractéristique (promesse d'émotions à vivre/ relation d'émotions vécues) qui s'apparente à un produit sur mesure de “prêt-à-émouvoir” constitue le fondement de l'attachement à tous ces lieux et la raison pour laquelle les stagiaires peuvent leur attribuer une signification forte.

Les récits des stagiaires donnent l'impression d'un enchantement réussi : mais pourquoi donc ? Bien évidemment, cette question appelle des réponses multiples, mais vue à l'aune de la valeur symbolique, celle de l'obtention d'un surplus de distinction paraît tout à fait envisageable. Ainsi, même Emiri, qui dans son rapport relate tous ses ennuis, avertissant ses lecteurs de possibles déceptions, déclare que finalement *“c'était bien”*. Pour les autres, ils disent qu'il est possible d'être heureux *même loin du Japon*, avec quelques conditions bien sûr⁵⁶. Car la France est-elle un pays lointain ? Géographiquement parlant, oui. Pour le reste, la réponse mérite d'être nuancée. Socialement et culturellement, c'est plutôt un pays ignoré. Car la France significative des étudiants japonais correspond à une entité déréalisée construite au Japon. En tant que produit, elle n'est pas lointaine⁵⁷, c'est-à-dire qu'elle est parfaitement lisible et compréhensible, même de manière inconsciente, par les stagiaires. Sa position à l'intérieur de ce contexte imaginaire est posée comme

à l'opposé de celle concédée au Japon (et aux Japonais) : Kenichi utilise la figure mathématique des 360 degrés pour la concrétiser... c'est-à-dire qu'il revient à son point de départ malgré lui! Ainsi se confirme le fait que les oppositions se construisent sur des traits possédés en commun. Par ailleurs, la France et le voyage qui s'y fait sont pensés suivant une certaine grille de lecture bien connue des stagiaires : extraordinaire, émotion (esthétique), distinction.

La France possède donc cette triple signification. De la matérialisation de l'akogare, de la fusion d'avec l'objet désiré naît cette possibilité d'un ancrage dans l'ailleurs et d'un sentiment de proximité sur le mode de l'intime pour certains lieux, en particulier les touristiques.

Pourtant, l'entrée dans l'entité "France" via le tourisme semble ne pas être la seule. Sur les vingt-cinq rapports recueillis en 2007, trois d'entre eux ne mentionnent aucun épisode de visite touristique et d'autres n'abordent le thème que par des extensions, par exemple une mention des cafés, ou bien l'existence de "vieux bâtiments". Bien sûr, cette absence de traces touristiques de premier degré ne signifie pas que ces stagiaires aient délaissé les lieux célèbres mais plutôt que pendant leur voyage en France, les éléments connus d'avance et de tous ont laissé place à d'autres, peut-être plus personnels. Ainsi, d'autres insistent plus sur les lieux communs. Il existe donc une sorte de continuum allant de l'étudiant qui ne citerait aucun lieu ni touristique, ni commun, à celui qui détaillerait ses visites et son parcours avec le maximum de références puisées dans les deux catégories. Si le premier de ces cas n'apparaît pas en tant que tel dans la série des rapports de 2007, le second se profile quelquefois : le connu semble équilibrer l'inconnu. Ensuite, entre ces deux extrêmes, se rencontrent toutes les possibilités, faites de gradations et de nuances subtiles. Mais, toujours le nombre de rapports ne citant aucun lieu commun ou seulement des formes ambiguës comme celle de la rue (qui sert aussi comme extension à la ville de Paris) apparaît plus élevé que celui ne nommant aucun lieu célèbre, même sous forme elliptique.

La clé de la significativité des lieux investis pendant le séjour en immersion dont il est question dans cette étude se trouve donc dans ce passage entre lieux de prestige et lieux communs. Les premiers appartiennent à tous, les seconds seulement à ceux qui y passent. Mais, comme ceux-là font référence pour le groupe tout entier et non pas pour un seul individu (et aussi, globalement, pour les prédécesseurs), ils prennent un sens particulier et deviennent significatifs, pour le contexte du stage lui-même. Les ancrages possibles durant le séjour s'organisent finalement autour de trois pôles : le groupe de la culture d'origine, le groupe temporaire dans le contexte de la société cible, l'individu hors de sa culture d'origine se promenant dans le contexte de la société cible.

Les études ultérieures devraient permettre de mieux cerner le passage d'une situation à une autre et de voir quelles stratégies sont utilisées alors. Grâce à cette analyse plus fine, une typification des étudiants par attirance pour l'un ou l'autre pôle pourrait se dégager.

Bibliographie, sitographie :

AMIROU, R. (2000). *Imaginaire du tourisme culturel*. Paris : Coll. La Politique éclatée / PUF.

- AUGE, M. (1997). *L'impossible voyage, Le tourisme et ses images*. Paris : Rivages Poche, Petite Bibliothèque / Payot & Rivages.
- CHA, M. et PUNGIER, M.-F. (2007). Les deuxièmes langues à l'Université Préfectorale d'Osaka : étudiants vs enseignants, in *The Language Center Journal*, vol.6. Osaka Prefecture University / 大阪府立大学総合教育研究機構, pp.43-63.
- CHEVALIER, L. (2006). *Les représentations de l'enseignement/apprentissage de la grammaire du FLE chez des enseignants japonais d'une université*. Université de Franche-Comté. : Mémoire de Master 2, mention Lettres et Langues, spécialité Français Langue Etrangère.
- HAINARD, J. (1985). Le musée. Cette obsession..., in *Terrain*, n°4, pp.106-110.
- HIMETA, M. (2006). *Le paradoxe de la francophilie japonaise. Représentations des enseignants et des étudiants de français au Japon*. Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle : Thèse.
- KESSLER, C. et SIARY, G. (2008). France-Japon : histoire d'une relation inégale. <http://www.laviedesidees.fr/France-Japon-histoire-d-une.html>
- MIURA, M. (2006). Le modèle français trois fois écarté : un aperçu de la modernisation du Japon face à la modernité occidentale, in *Revue japonaise de didactique du français. Etudes francophones*, Vol. 1, n.2. Société japonaise de Didactique du français, pp. 79-94.
- MOLINIE, M. et PUNGIER, M.-F. (2007). Politique linguistique et plurilinguisme dans le Kansai : la francophonie à l'épreuve de la mondialisation. *France-Japon : regards croisés, Echanges littéraires et mutations culturelles*. Bern : C. Mayaux éd. / Peter Lang, pp.39-51.
- MURPHY-LEJEUNE, E. (2005). *L'étudiant européen voyageur, un nouvel étranger*. Paris : Didier.
- OTA, H., VIALA, A. et alii (2004). Les Japonais en voyage pathologique à Paris : un modèle original de prise en charge transculturelle, in *Supplément à Nervure, Journal de Psychiatrie*, Tome XVII12, n° 5, pp.31-34.
- PUNGIER, M.-F. (2006). Devenir apprenant de FLE : une adaptation nécessaire, in *Revue japonaise de didactique du français. Etudes didactiques*, Vol. 1, n°1. Société japonaise de Didactique du français, pp.78-95.
- PUNGIER, M.-F. (2007). Désirs de langues – du côté des étudiants, in *Revue japonaise de didactique du français. Etudes didactiques*, Vol. 1 n°2. Société japonaise de Didactique du français, pp.196-204.
- PUNGIER, M.-F. (2008). Traces d'expérience de la langue dans des écrits d'étudiants japonais en mobilité, in *The Language Center Journal*, Vol. 7. Osaka Prefecture University / 大阪府立大学総合教育研究機構, pp. 15-40.
- PUNGIER, M.-F. (2009, à paraître). « Le voyage en France dans les brochures touristiques – exemples japonais de l'été 2008 – », in *Osaka Furitsu Daigaku Kiyo, Sciences humaines et sociales*, vol. 57. Osaka Prefecture University, Faculty of Liberal Arts and Sciences.
- RAMOS, E. (2002). *L'invention des origines, Sociologie de l'ancrage identitaire*. Paris : Armand Colin.
- TACHIBANA, H. (2006). Le français et la formation de la société japonaise moderne, in *Revue japonaise de didactique du français, Etudes francophones*, Vol. 1, n.2. Société japonaise de Didactique du français, pp. 67-78.

TERASAKO, M. (2004). Chemin de la Convention de Coopération entre l'Université Préfectorale d'Osaka et l'Université de Cergy-Pontoise, ~ un essai de formation des échanges internationaux~, in *The Language Center Journal*, vol.3. Osaka Prefecture University, pp. 169-184.

URBAIN, J.-D. (2002). *L'idiot du voyage, Histoires de touristes*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.

URBAIN, J.-D. (2006). *Le touriste*. 606ème conférence de l'Université de tous les savoirs, le 10 janvier 2006 :

http://www.canal-u.fr/producteurs/universite_de_tous_les_savoirs/dossier_programmes/les_conferences_de_1_annee_2006/deplacements_migrations_tourisme/le_touriste_jean_didier_urbain ;

texte de la conférence disponible sur :

<http://telechargeu.cines.fr/3517/load/documents/utls/download/pdf/100106.pdf>

WINKIN, Y. (2001). Propositions pour une anthropologie de l'enchantement. *Unité-Diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*. Rasse P., Midol, N, Triki, F. (sous dir.). Paris : L'Harmattan, pp. 169-179. Consultable sur <http://www.lcp.cnrs.fr/pdf/win-01a.pdf>

Paroles des 26 stagiaires sur le Séminaire de la Langue française et de la Culture francophone à l'Université de Cergy-Pontoise, Du 11 au 29 septembre 2007, 07 年フランス語・フランス語圏文化研修 (於 セルジ・ポントワーズ大学) 9 月 11 日~9 月 29 日, 参加者報告集

Notes :

¹ Ce séjour, intitulé « Séminaire de langue française et de culture francophone », et organisé en coopération entre l'Université de Cergy-Pontoise et l'Université Préfectorale d'Osaka, permet, depuis 2005, à une vingtaine d'étudiants de cet établissement ou de l'Université de la Ville d'Osaka de travailler le matin la langue, l'après-midi, de visiter avec un accompagnateur des musées de la région parisienne.

² Dans cette étude, toutes les traductions en français sont de nous ainsi que les passages surlignés en gras.

³ Le corpus général recueilli depuis 2005 comprend : des rapports intitulés « Paroles de stagiaires », des enquêtes de fin de stage, des journaux de bord (2005). Les autres documents dénommés « Portfolios » n'ont pas encore été abordés.

⁴ Ils devraient faire l'objet d'une étude ultérieure.

⁵ Il est quelquefois question de perspective multiscalaire : cf. Terrier E., Une démarche systémique et multiscalaire pour une meilleure approche du rôle des acteurs : l'exemple de la mobilité des étudiants étrangers, <http://eegeosociale.free.fr/rennes2006>

⁶ Les récits permettent aussi d'être analysés suivant une logique strictement temporelle. Nous leur consacrerons une analyse ultérieurement.

⁷ Nous intégrons aux collections du Musée France tous les dires concernant la nourriture, qu'elle soit gastronomique ou pas.

⁸(...)出国前は様々な人から親切にも重要な情報や必需品を提供していただいた。特に嬉しかったのが、8月頃スーツケースを買おうか否かを迷っていたときに、アルバイト先の事務の女性の方が快く自宅にあるスーツケースを貸してくださったことだった。

⁹ Le passage se termine sur l'évocation de l'achat d'un cadeau-souvenir (du sel) au Mont Saint-Michel pour remercier, comme il se doit, la prêteuse de valise, dont il est précisé qu'elle a « été très contente » de le recevoir (日本に戻ってきてから、お礼にモン・サン・ミッシェルで買った塩をプレゼントしたが、大変喜んでくださった) . Le voyage ne fait donc pas toujours perdre la tête.

¹⁰ 出発前に開かれた何度かの説明会、劇の参考になればと訪問した MBS、一部の人間で劇の準備をするために集まったファミレスなどなど、頭に『フランス』が入ってきてから実際に出発する 9 月 11 日まで、想像以上にあつという間で、さまざまな準備に追われて、気がついたらスーツケースを

持って関空にいました。自分で考えていた以上に、精神的な部分や頭で考える部分での準備が追いついてなかった。

¹¹ひとり旅は慣れているし、海外旅行も何度か経験があったけれど(...).

¹² Cf. Pungier (2007) et Cha, Pungier (2007).

¹³ 憧れていたフランスでの生活は、私の想像以上に素晴らしいものでした。見るもの全てが新鮮で、夢のようでした。

¹⁴ 私にとってはじめての海外に行く機会でした。そこでは、町並みや食材、人々の雰囲気など、すべてが日本と違っていて

¹⁵ 飛行機に乗ってフランスに着いたそのときから、360度すべてが未体験であり、驚きの連続であった

¹⁶ フランスに着いたときも、まだ日本から遠く離れた国という実感はさほどなかった。現地で授業を受け、パリを散策するうちにやっとその実感が湧き上がってきた。

¹⁷ A rapprocher de ce commentaire de J.-D. Urbain, citant Bachelard : « *la gare est toujours un lieu d'où l'on part : par où l'on sort d'un monde. La gare est une porte : et la porte, c'est tout un cosmos de l'Entr'ouvert* » », in *L'idiote du voyage*, op. cit., p.197.

¹⁸ Les mots soulignés en gras le sont par nous. A rapprocher de cette analyse du train chez J.-D. Urbain : « *Le train est donc bien plus qu'un moyen de transport. Lieu utopique, univers suspendu, c'est un espace initiatique où nul n'est vraiment chez lui, ni l'étranger, ni l'autochtone.* », *L'idiote du voyage*, op.cit, p. 202.

¹⁹ 約3週間の研修を通して、私はフランスがもっと好きになりました。

²⁰ 日本に帰った次の日、あまりに違和感なく過ごす自分に我ながら驚きました。目に映る風景はほとんど無感覚と言っていいほど素直に受け入れられ、触れるものは全てひどく手になじむ。まったく違う日常に一瞬にして返ってしまった自分に、やはりわたしはここで生まれ育ったのだと実感せざるをえませんでした。Il est intéressant de noter aussi que cette remarque ouvre le texte du rapport.

²¹ 長時間飛行機に乗るのも初めてで (Mariko); そんなバタバタした状態で10数時間飛行機を乗り継いでいつの間にかフランスに着いて(...), (Yoshihiro); 3週間という期間の短さが実感させられます。(Miho); フランスに到着した当初は帰国までの間を非常に長いように思っていました。(Emiri); ce n'est qu'une fois rentrée au Japon qu'elle considère la période du séjour comme ayant passé en un clin d'œil...

²² 小さいころから、フランスは絶対一度は行ってみたい国だったので、今回フランス研修で初めてフランスに行くことができとても嬉しかったです。

²³ Le passage se continue sur « *Vivre dans la France tant désirée (akogare), ...* », cité précédemment.

²⁴ 2回生の時、夏休みに大学から短期語学研修に行けるという案内があり、少し興味はありつつも、フランス語をあまり熱心に勉強していなかった私は、躊躇して参加しませんでした。その後、参加した友達から、フランスでの生活や見たものについて聞く度に、なぜ行かなかったのだろうと後悔していました。

それ以来、ずっとフランスに行きたいと思い続け、今年やっと念願叶ってフランスセミナーに参加する事ができました。憧れていたフランスでの生活は、私の想像以上に素晴らしいものでした。見るもの全てが新鮮で、夢のようでした。

²⁵ ... ou pas seulement : les représentations des uns sur les autres constituent aussi un jeu d'échanges de signes (de pouvoir) et de surenchères dans les projections / réception de soi vers les autres et par les autres.

²⁶ Et ses doubles représentations n'ont pas de raison de coïncider dans la mesure où elles sont produites par des sociétés, par des pans d'une société à un moment donné de leur histoire.

²⁷ そしていつかおじいちゃん・おばあちゃんになってもフランスへのツアーで集まったら最高です!

²⁸ L'expression japonaise dit mot à mot « sentir avec la peau », et est expliquée comme une compréhension d'un phénomène (par exemple la guerre) non pas seulement intellectuelle mais aussi intime.

²⁹ Le mot japonais utilisé ici est celui de « récolte, moisson, vendange » au sens propre, et « rapport » au sens figuré.

³⁰ 実際にフランスに行ってみて、書物や、人からの体験談だけではわからないことを、肌で感じられたことが、大きな収穫だったと思います。

³¹ Ici, Yoshihiro utilise aussi l'expression « sentir avec la peau ».

32(...)フランスに着いて、翌日水曜日には研修が始まり、木曜日はバスで遠足に行き、金曜日は午前中 J.先生の授業を受け、その午後にはついにパリに向かってカルナヴァレ美術館へ、帰ってきたらもう翌日は週末でフリー。驚くほど時間が過ぎるのが早く、パリに行っても有名な観光地に行くまでは、ヴァルドワーズ周辺と景色の似た北海道にいるんじゃないかとさえ思うこともあった。

ようやく週末にルーブル美術館やモンマルトルの丘など有名な観光地へ行くことができ、フランスにいるんだと実感できて、少しではあるけどフランスの文化を肌で感じて、やっと少し余裕を持つことができた。

33 Cf. <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/musee.html#>

34 Quelques touristes japonais sont régulièrement victimes du “syndrome de Paris”. Cf. Ota, Viala *et alii* (2004).

35 フランスの観光名所は写真やテレビでいろいろ見たことがあったけど、実際にこの目で見てみるとほとんどが写真やテレビで見る以上に、美しく、壮大でとても感動しました。

もちろんパリ観光やモン・サン・ミッシェルなどでも喜びと感動は耐えることはありませんでした

36 Cf. Himeta (2006), Miura (2006), Tachibana (2006).

37 出発前はパリ観光するのを心待ちにしてきました

38 Avec ses « extensions » comme les rencontres avec les étudiants français sur le campus.

39 Et encore, très souvent associé à des personnes : « *les gens de Cergy* ».

40 Le stéréotype habituel présente les Français comme ne parlant pas anglais, ne voulant pas parler anglais.

41 しかし最も驚いたのは、友達とパリのカフェで食事をした際、ギャルソンは私達のことを観光客だとすぐに判断したのだろう、(勿論、私達は「観光客」ではなく「研修生」である。)始めから英語で対応してきたのである。

42 パリに行くと、日本人観光客をいっぱい見た。おみやげ屋さんには確実にいた。Yuko permet aussi de comprendre ce qu'est un touriste japonais pour elle : c'est quelqu'un qui va forcément dans les magasins de souvenirs.

43 Cf. Himeta, 2006.

44 ひとり旅は慣れているし、海外旅行も何度か経験があったけれど、観光目的ではない旅も、また長期の滞在も今回が初めてだった。

45 週末を利用して、ヴェルサイユ宮殿や、ルーブル美術館、ノートルダム聖堂や凱旋門の見学に行き、マレ地区、シャンゼリゼ通りを歩きました。自分や友達と考えたルートでパリを中心に巡ることで、メトロの路線などに慣れることが出来て、次第にどのルートで行くと効率よく回れるかなども考えることができるようになりました。

46 Sur la notoriété de quelques uns d'entre eux voir les résultats d'une enquête Sofrès effectuée en 1996 : http://www.tour-eiffel.fr/teiffel/fr/documentation/chiffres/page/tour_monde.html

47 http://www.but-a-connection.net/films/hauru_creation3.php

48 Cf. Dans un article de Libération, un journaliste commence son texte par le récit d'une rencontre avec un jeune Japonais à Pontorson. Même si dans le dessin animé « le château de Hauru », il ne semble pas que ce soit le Mont Saint-Michel qui ait inspiré son auteur pour le dessin de ce bâtiment mais plutôt une œuvre de Tinguely, il n'est pas sans intérêt de le retrouver associé au Mont Saint-Michel.

<http://voyages.liberation.fr/grandes-destinations/mon-saint-michel-moi>

49 Cf. note 12.

50 本当に夢のようで、今ではもしかして夢だったのではないかと思ってしまうくらいです。

51 Cf. Les remarques de M. Augé sur Paris, « une ville de rêve » : Augé, 1991., pp.173-185.

52 En réalité, la finalité de cette épreuve a été détournée et elle sert plus à situer le niveau de compétence en langue des candidats au départ.

53 Cf. Pungier M.-F (2009, à paraître), Le voyage en France dans les brochures touristiques, exemples japonais de l'été 2008, in 「大阪府立大学紀要 人文 社会学」, 第 57 卷.

54 Cette photo est visible sur : <http://jp.franceguide.com/特集/日仏交流 150 周年/home.html?NodeID=1550>

55 Il existe une version française de cette affiche avec inversion des sites (le Mont Saint-Michel est à gauche de la photo au lieu d'être à droite). Le message au-dessus des photos dit aux Français « *Vous connaissez !* » et leur demande si c'est la même chose pour le sanctuaire de Miyajima : « *Vous connaissez ?* ». A noter que la légende précise le nom des sites et leur label « *patrimoine mondial* ». Cf: <http://www.tourisme-japon.fr/jnto150/index.php>

⁵⁶ Si cela était un état normal, alors cela voudrait dire que « la japonité » est soluble dans la « francité », ce qui n'est évidemment pas envisageable d'un point de vue social symbolique.

⁵⁷ L'éloignement est plutôt du côté des Français, par exemple, qui rencontrent ces représentations, à moins que, par pure coïncidence, certains éléments utilisés pour construire ces dernières ne leur permettent aussi de s'y retrouver, mais sans que leur signification soit identique à celle qu'ils auraient dans un contexte imaginaire japonais.